

XYZ. La revue de la nouvelle

Tu dois ressembler à tes mots

Gisèle Otis



Numéro 79, automne 2004

Nouvelliers du Saguenay-Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3423ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Otis, G. (2004). Tu dois ressembler à tes mots. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (79), 47–48.

Tu dois ressembler à tes mots

Gisèle Otis

— **R**aconte-moi tout! Des détails! claironne une Sarah hilare qui choit dans notre vendredi soir de filles.

Deux enfants, un mari, deux chiens, une meilleure amie, deux jobs à plein temps, quoi! Notre vendredi soir sacré au Pub où, entre deux rires, on remet nos pendules à l'heure. Ma Sarah, ce paradoxe roux aux immenses yeux bleus qui est ma presque sœur, ma confidente, mon miroir depuis l'enfance.

Elle connaît déjà le but de mon échappée en « ville ». Elle suit depuis mon divorce, il y a trois ans maintenant, mes impétueuses percées dans le monde du célibat. Elle est au courant que, depuis deux mois, j'ai cédé par lâche curiosité au point COM où faire passer des conneries sans états d'âme est la norme.

— Des détails, tu veux des détails! dis-je.

Et je dis tout: mon aberrant surnom d'Ariane cliquant surnom non moins prétentieux Icare; le début d'un échange désopilant, irréel, charmant, charnel et trouble comme devient parfois la virtualité; qu'à mon cœur défendant j'ai joué le jeu, plongeant dans ce labyrinthe où trouver l'issue n'est pas le but, l'objectif étant de s'y perdre en espérant qu'à nos moignons pousseront des ailes avant que le monstre ne nous dévore. Mais qu'en attendant à chaque tournant, créer le frisson. C'est le truc, créer le frisson, quitte à attraper son coup de mort.

Elle rit! Comme je l'aime!

Je dis tout: qu'après deux mois de cette salade, inévitablement arrive l'incontournable « quand? ».

— Je savais évidemment qu'on en viendrait là. J'avais déjà élaboré mon plan, les dates, les demi-vérités, les quasi-mensonges. Je lui ai donc écrit: « J'aurai un foulard bleu, un long manteau noir, de la poudre aux yeux et, pour faire bonne mesure, un rhume de cerveau. » Il a répondu: « Je te reconnaîtrai entre mille, tu dois ressembler à tes mots. » Et moi: « Je te saurai à

quoi? À ton silence?» Lui: «À ma calvitie naissante, à mon verre de porto, à mon regard en attente...»

— Ma fille, le grand jeu! J'ai si honte quand j'y pense!

— Ben non, ma cocotte, c'est plutôt chouette!

— Attends, le pire est à venir!

Je dis tout: l'arrangement; le voyage en train pour finir dans ce froid humide de janvier dans un métro bondé avec mon beau manteau qui traîne dans la sloche; les pieds glacés; les mains moites à un quart d'heure près de mon choix.

— Tu sais, Sarah, à ce moment-là, je suis à peine curieuse de lui, plus intéressée par l'idée romantique de mon équipée. Je connais un bref moment d'hébétude, un «bof» étrange sur ce trottoir face au resto et j'ai le temps de penser: «Qu'est-ce que tu fous là!» J'entre! Je suis en avance. Je repère les issues de secours, les toilettes, prévoit un journal où me réfugier en cas d'urgence. Je demande du vin chaud comme si je savais bientôt le froid.

— Pis là?

— ...

— Pis là? insiste ma belle.

— Là! Tu me croiras pas! Là! Pierre est entré. Ton Pierre avec sa calvitie naissante. Il a commandé un porto. Il ne m'a pas vue...

Sarah me regarde pendant une éternité. Elle se lève sans un mot. Elle sort, digne, ma meilleure amie atteinte au cœur.

Qu'est-ce que j'ai fait? Je ne veux plus ressembler à mes mots. C'est avec nos mots qu'on l'a trahie, Pierre et moi, ces mots qui font écrouler des mondes. Combien de temps faudrait-il pour inventer un nouveau langage parlant de pardon. Peut-être que plus jamais elle et moi ne donnerons le même sens au mot «amitié».

J'ai mal.